

# L'ÉCHO

de SAINT-LOUIS & des CARMES  
de BREST

« Ma maison sera appelée  
la maison de la prière, dit le  
Seigneur. Qui demande en  
ce lieu reçoit, qui cherche  
trouve, à celui qui frappe  
l'on ouvre. »

(Office de la dédicace  
de l'église.)

## La vie est changée, elle n'est pas ôtée...

Les fêtes de la Toussaint et des Morts se célébraient sous un ciel bien maussade. Les Brestois se pressaient en foule dans leurs églises, auprès des autels, au pied des chaires d'où tombaient les délicates paroles de consolation et d'espérance, puis se recueillaient dans leurs cimetières auprès de leurs tombes parfois fraîchement ouvertes et toutes affectueusement parées.

« La vie est changée, elle n'est pas ôtée... »

La vie, la vie terrestre des nôtres n'est plus, il y a leur vie éternelle... » pensaient-ils.

Illusion, dit-on, que cette apparence de foi en la survie! Aucune différence au fond entre ces foules qui célèbrent leurs morts en se pressant dans les églises et les cimetières, et ces autres foules qui célèbrent l'actuelle existence en se pressant dans les lieux de jeu et de plaisir. Percez le voile, enlevez

## Le Paradis, c'est aujourd'hui qu'on y entre

C'est ce que réalise le chrétien authentique, qui croit à l'au-delà et qui ne s'évade pas de sa vie présente.

Le Paradis, il le sait, ce n'est pas demain ni après-demain qu'on y entre, mais c'est aujourd'hui même, comme disait L. Bloy.

Le Paradis, c'est en vivant aujourd'hui même et chaque jour qu'il s'en approche, qu'il le mérite, qu'il l'atteint, qu'il y est déjà et qu'il y fait entrer les autres, tous les autres qui s'agrippent à lui.

Voyez, par exemple, ce J. O. C. 100/100. Aujourd'hui même, à cet instant même, et à chaque instant, sa vie est transformée, sa vie ouvrière est une vie de grâce, toute de grâce.

De grâce de rédemption, il le sait bien. Engagé comme il l'est dans une vie de travail souvent dure, broyé qu'il est parfois par les injustices, il perçoit le mystère du péché qui est à la source de toutes les injustices et de toutes les misères iméritées, il sait se jeter dans les bras du Christ venu vers nous tout exprès pour opérer dans l'amour la Rédemption, « cette étreinte immense et personnelle, dans laquelle Dieu serre bien sur son cœur, en l'arrachant à elle-même et à son mal, en son Fils incarné, l'humanité pécheresse ».

Tout s'est illuminé aux yeux de ce J. O. C. La souffrance humaine, unie à la souffrance du Christ, devient le mystérieux levain d'un monde nouveau. Le J. O. C., qui ne supporte pas d'être « une machine ou un esclave », entre de plain-pied dans le mystère de la grâce; il se sait un Fils de Dieu, un « consacré », qu'on doit respecter, qui doit se respecter lui-même, respecter le sentiment de l'amour qui l'apparente à un Dieu qui aime comme lui, respecter ce travail quotidien qui l'apparente à un Dieu qui a travaillé comme lui, respecter ses frères et ses sœurs de travail qui sont comme lui des enfants de Dieu et des consacrés.

L'Eglise prend à ses yeux son aspect réel: elle est la grande famille où, ensemble, l'on travaille à la divinisation de soi, des autres et du monde. Elle est le Christ, toujours jeune, en marche vers l'au-delà et rassemblant, chemin faisant, tous les hommes de bonne volonté pour l'édification de l'universelle fraternité.

Lui-même, petit J. O. C., à sa place, à son rang, dans son travail, par toute sa vie, il est un ouvrier de cette divinisation et de cette édification de fraternité. Il doit être aujourd'hui même, dans son travail, dans ses loisirs, dans son quartier, partout, en tout, un vivant et un distributeur de vie divine.

Il a compris, ce petit J. O. C. et tout aussi bien, à sa manière, — ce J. E. C., ou ce J. A. C., ou ce J. I. C. — ce chrétien authentique.

Le Paradis, ce n'est pas demain qu'il y entre, et qu'il y fait entrer, c'est aujourd'hui même. Demain sera que pour la fulgurante illustration de l'entrée déjà faite.

le masque, vous trouverez au fond des cœurs, avec une certaine nostalgie peut-être d'un certain rêve de survie, le même doute, la même incertitude, le même manque de foi à l'au-delà. Les uns comme les autres, encore qu'au-dessus des tombes des nôtres nous plaçons la Croix même, ce signe certain de la ferme espérance, ne dénions-nous pas en fait à cette Croix sa valeur, en nous prêtant à la cacher sous des amas d'autres emblèmes dont la signification n'est rien moins que contraire à sa signification? Ces massifs de fleurs... fleur, elle a vécu ce que vivent les fleurs..., elle a vécu, c'est fini...

Ces inscriptions qui traînent? « Tout passe, tout lasse, sauf le souvenir... », mais le souvenir de choses qui passent et lassent, et qui passe et lasse lui-même...

« Regrets éternels... », mais regrets, regrets seulement, et comment seraient-ils éternels puisque l'on met en doute l'éternité?...

Et ces couronnes — accordées à chacun — et ces colonnes brisées, et ces urnes béantes ou voilées, quand ce n'est pas dérision tant le chose est manifestement inadaptee à l'être que l'on veut célébrer, n'est-ce pas signification de cassure, de réduction à une poussière qui confine au néant?...

Tout cela ne dit-il pas disparition, fin, une fois pour toutes? Le reste n'est que simagrées, ou habitudes sans fondement. Au sortir du « champ des morts », au reste, nos foules sont-elles meilleures, ne se laissent-elles pas de suite happer comme les autres foules par le temps présent et par l'humaine et commune vie qui se sent et se palpe?

Illusion? Il ne semble pas.

Sans doute, 64 pots de chrysanthèmes alignés autour d'une tombe peuvent ne signifier que vanité ostentatoire. Mais un unique pot de chrysanthèmes, une seule fleur déposée sur une tombe, peut dire eloquemment la foi que l'on a en la survie de cet être cher que l'on veut honorer...

Vous blâmez ces inscriptions, ces emblèmes... de se prêter au sens que vous leur donnez. N'ont-ils pas un autre sens, que vous ne leur donnez pas?

Ces couronnes même, pourquoi pas? Savez-vous la valeur réelle de telle âme, ses vertus, ses victoires, ses mérites?... Savez-vous les combats qu'elle a menés et les générosités qui ont été les siennes?

Et puis, toutes ces choses, ne savez-vous pas qu'elles s'ordonnent tout d'abord à la Croix, à la Croix qui est là, à cette Croix, droite et complète, qui domine ces tombes, et qu'elles mettent tout d'abord cette Croix en relief, à leur manière, humblement, de toute leur manière d'humbles servantes mises là pour servir ainsi et qui servent ainsi?

De ces humbles choses que vous vous offusquez de voir choyer, laver, orner, disposer avec piété, n'avez-vous pas vu, dans cette foule des fêtes, des mains se détacher et se joindre en des gestes suppliants, des yeux se lever et, arrivant à la Croix dominante, s'embrasser soudain et laisser perler les larmes, des lèvres remuer du murmure des prières de foi et d'espérance?

La Croix dominante...

La Croix pure...

Et affirmant, incrustant sa présence et sa prise en charge des tombes entières, ces ancrés, ces palmes, ces calices, ces ostensoirs, ces paroles du Christ... gravés à même les dures pierres tombales...

Au pied du grand calvaire mutilé du cimetière de Brest, par exemple ces quatre tombes groupées:

Sur l'une: un calice, puis: « Cigit le corps de M. Luc-Désiré Labous, curé de Brest... 60 ans... Il fut le père des pauvres et le modèle des chrétiens. Requiescat in pace. »

Sur l'autre: une croix, et: « Cigit Vincent-Marie Bernicot, curé de Brest, âgé de 47 ans. Pasteur vigilant. Père des pauvres. Soutien

Une figure brestoise  
oubliée

## Hippolyte VIOLEAU

Poète  
et homme de bien

Quelques-uns de nos concitoyens, parmi les anciens, peuvent encore se souvenir d'un petit vieillard aux cheveux longs, cravaté d'une lavallière qui, en compagnie de son épouse, de petite taille elle aussi, aimait à se mêler à la foule anonyme des pardons, des fêtes foraines et des concerts militaires du cours d'Ajot. Pour ses voisins, M. Violeau était simplement le retraité des Hypothèques, ignorant qu'autrefois la ville de Brest, à l'occasion d'un succès littéraire, lui avait offert mille francs en or et un choix de 30 volumes, geste d'autant plus remarquable qu'il est rare. D'autres, qui connaissent son activité littéraire, en l'apercevant, disaient avec un petit sourire entendu: « Tiens! le petit père Violeau. » C'est le surnom dont l'avaient gratifié, jadis, malicieusement, quelques rivaux moins heureux de la lyre poétique qui pensaient, par là, minimiser sa production littéraire et chose curieuse, avaient au contraire trouvé le qualificatif qui lui convenait le mieux. Effectivement, des œuvres de ce disciple de Lamartine, qui ne connaît pas, c'est incontestable, les envolées du maître, il se dégage un parfum un peu vieillot, celui des violettes desséchées, entre les pages d'un livre et sa vie s'est écoulée aussi discrète que celle de l'aimable fleur du sous-bois. Un fait, entre autres, suffit pour en témoigner: à l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, en 1845, son Epître aux Jeunes Mères, lue par le ministre Foulou, est couronnée aux acclamations de l'auditoire qui réclame l'auteur. Celui-ci est dans la salle mais ne se fait pas connaître et la récompense, le Lys et le Souci d'argent, lui sera envoyé en Bretagne.

Ce doux poète vieillissant, au regard d'enfant et aux joues fraîches comme son âme, avait cependant connu une jeunesse difficile. Il était né à Brest le 13 juin 1818, rue Royale (rue Louis-Pasteur, dans le viell hôtel Roquefeuil lequel, déjà déchu de sa destination première, abritait alors des artisans avant d'être démoli quelques années plus tard).

Pierre Violeau, maître-voilier embarquant était plus souvent en mer qu'au logis, de sorte que le jeune Hippolyte

ne connut guère que l'influence de sa mère, personne très dévote. Il avait deux sœurs et son aînée lui apprit à lire de bonne heure ce qui lui permit bientôt de faire la lecture au grand-père qu'il allait voir presque tous les jours et qui ne savait pas lire. Le vieux bonhomme taillait des guêtres pour les soldats dans un atelier situé aux mansardes, local décoré de violentes illuminures représentant des sujets édifiants et dans lequel traînaient quelques ouvrages comme le Paradis perdu et l'Enéide traduits en vers français par Delille. Quand l'enfant lui en avait lu quelques passages, le vieillard, à son tour, lui récitait des tirades de Boileau dont il connaissait les Satires par cœur. Sans aucun doute, c'est dans ce modeste atelier qu'Hippolyte, né poète, acquit le goût du rythme, du vers bien cadencé.

Un jour de 1825, le maître-voilier se préparait à un nouveau départ, mais devant les larmes des siens, il assura que c'était le dernier: fatigué de ses longues courses, il demanderait sa retraite au retour et, avec l'appoint d'un legs attendu d'une tante déjà avancée en âge, il installerait une voilerie pour la marine marchande, les filles seraient établies et Hippolyte, qui avait des dispositions, irait à Nantes au collège. Vains projets! L'embarquement du vieux marin fut effectivement le dernier: il mourut à Fort-Royal (Port de France) et la tante à héritage disparut, après avoir changé d'avis, laissant son bien à un cousin éloigné. C'est alors qu'un oncle se proposa pour s'occuper d'Hippolyte: il mourut trois mois plus tard. Hippolyte n'ira donc pas au collège, pas même à l'école primaire car il est si timide et sa santé est si délicate que sa mère se refuse à le confier aux Frères des Ecoles Chrétiennes. Sa sœur continuera à s'occuper de lui et, pour les fortifier, dès les premiers beaux jours, il sera envoyé à Portsal où, par la suite, il continuera à passer la bonne saison jusqu'à ses seize ans. Il passait là des heures libres et heureuses, courant les champs et les grèves, s'intéressant aux fleurs, aux oiseaux, aux insectes aussi ont-ils causé une fois un certain effroi lorsque, des ruines de Trémazan, une bande de cornelles s'envola brusque-

ment en criant. Ces souvenirs de jeunesse lui inspireront plus tard de charmants poèmes comme Marianna ou la Fermière de Kersaint.

Savoir lire c'était déjà bien mais ne suffisait pas: un maître de la Marine commença à lui apprendre à écrire. Le sort s'acharnait contre le pauvre enfant; à peine l'homme généreux avait-il donné quelques leçons qu'il fut appelé à un embarquement et Hippolyte dut continuer seul.

Cependant le travail des femmes devenant incapable d'équilibrer le budget, le jeune homme dut y mettre du sien. A douze ans, il entra en atelier. Les compagnons étaient gens frustes mais bien qu'il n'eût jamais souffert d'aucune brimade, il ne put s'accommoder longtemps de leur propos dont souffraient sa délicatesse et sa piété. Sa mère, comprenant sa détresse, qu'il essayait vainement de cacher, l'en retira. Alors, faisant valoir les services du maître-voilier, elle essaya, sans succès, d'obtenir son admission dans un des bureaux de la Marine. Hippolyte dut attendre plusieurs années avant de trouver un emploi à la Conservation des Hypothèques. Ce temps, pendant lequel il ne rapporta rien à la maison, ne fut cependant pas du temps perdu: il l'employa à instruire lui-même par la lecture d'ouvrages choisis.

Peu après son entrée aux Hypothèques, Hippolyte écrivit un poème, la Fileuse, qu'il envoya secrètement au journal brestois « l'Armoricain ». Le morceau ne fut pas publié mais le directeur, homme probe et avisé, découvrant un réel talent, chez l'auteur anonyme, convoqua ce dernier par un entrefilet, lui signala ses fautes et l'encouragea vivement à persévérer. Hippolyte sortit du bureau directorial complètement découragé. Craignant de montrer aux siens un désarroi trop visible, il erra un moment en ville puis, songeant à demander réconfort à Notre Dame, il entra dans la vieille église des Carmes. Apaisé, il quitta le sanctuaire, mais son trouble ne put échapper au perspicace regard maternel et il dut tout avouer. Ses sœurs qui avaient tout entendu, ouvrent silencieusement l'armoire, en sortent vingt francs, toutes leurs économies et les lui tendent en disant:

— Avec cet argent, Hippolyte, tu prendras des leçons.

Il travailla trois mois sous la direction d'un vrai professeur. Là se bornèrent ses études, mais ce lui fut suffisant pour reprendre courage. Hippolyte continua à écrire des poésies, encouragé par les exhortations du véritable ami qu'il s'est fait aux bureaux des Hypothèques en la personne de Pierre Javouhey, neveu de la célèbre fondatrice et supérieure des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Les jeunes gens sortent ensemble et, tous deux rêveurs, ont pour promenade favorite le vallon de Saint-Marc alors bien ombragé, tel que beaucoup d'entre nous, Brestois, l'ont autrefois connu. Et ils font des projets: Hippolyte aura là une petite maison avec un jardin et des rentes qui lui permettront de donner libre cours à son inspiration en toute quiétude. Ce rare bonheur que procure la véritable amitié devait bientôt être ravi aux jouvenceaux par les dures exigences de la vie. Pierre est obligé de s'expatrier. Le poète est désorienté, il écrit: A mon ami absent, ami dont l'absence sera bientôt définitive: victime du climat ingrat de la Guyane française, Pierre Javouhey s'éteint le 1<sup>er</sup> février 1842, pensant toujours à Hippolyte à qui il légua tout son bien — cent francs — pour lui permettre la publication d'un livre. Le poète pleura longtemps cet ami si fidèle et composa en souvenir de lui des strophes touchantes intitulées Une tombe à la Mana, datées de mai 1842, qu'on ne peut lire sans émotion.

Un premier recueil avait été publié chez l'éditeur brestois, V<sup>o</sup> Lefournier, 86, rue Royale, en 1840, sous le titre de Mes loisirs. La première édition de ce recueil fut rapidement épuisée. Pourtant le livre fut lancé sans la moindre ligne de recommandation mais, soulignons-le, il était dédié à la Sainte Vierge, sans aucun respect humain, sentiment qui, d'ailleurs, n'effleurait jamais l'âme chrétienne d'Hippolyte Violeau.

Si tu souris à ma prière,  
Je veux au bout de ma carrière  
Suspendre à tes autels le luth du  
troubadour!

Le succès s'étend. Turquet, Reboul, Lamartine, Châteaubriand lui écrivent des lettres élogieuses. En retour, il compose à leur adresse des strophes qui trouveront place dans les Nouveaux loisirs poétiques, dédiés, cette fois, à sa ville natale, imprimés en 1842 chez Proux et C<sup>ie</sup>, 10, rue Neptune.

Entre temps, son poème la Mélancoïe est classé d'emblée aux Jeux floraux. C'est à cette occasion que Brest lui décerne le prix dont il est question plus haut. Nouveau succès à Toulouse, en 1844, avec la Pèlerine de Rumengol et, en 1845, nouvelle palme avec l'Epître aux Jeunes Mères. C'est en cette année, qu'après son voyage dans le Sud-Ouest, il se fixe à Morlaix avec sa mère et ses sœurs. Les livres se vendent, l'argent rentre. (Suite page 2.)

## Le langage de notre future église

Grâce à la bienveillance et à la diligence de M. Chapin, maire, et du plus grand nombre des conseillers municipaux de Brest, la reconstruction de l'église Saint-Louis elle aussi, se prépare. Le compte rendu relate qu'à sa dernière séance le Conseil municipal a agréé, à la majorité, le concours d'architecture proposé pour cette future église. Ce concours comprendra d'abord un concours d'idées ou de lignes générales, et ensuite un concours de développement de ces idées. C'est alors seulement, dans sept ou huit mois, que le lauréat sera connu.

En août dernier, lors de la remise au culte et du 7<sup>e</sup> centenaire de la belle cathédrale de Cologne, S. Em. le cardinal de Paris a dit admirablement ce que la « cathédrale » symbolise, et ce que c'est que « bâtir la cathédrale ».

« ... Entrons dans la cathédrale, a-t-il dit. Qu'y voyons-nous? D'abord, comme centre d'intérêt et d'amour de tout l'édifice: l'au-

de la veuve et de l'orphelin. Requiescat in pace. »

Sur la troisième: un calice. Audessous: « Rolland Le Bescond de Coatpont, curé de Saint-Louis. Rospenden 1756, + Brest 1817. »

Sur la quatrième: un ostensor. « Ici repose M. Charles-Isidore Penhors, Chapelain du cimetière de Brest. Aumônier de l'Asile des Vieillards. Décédé le 25 août 1871 à l'âge de 58 ans. « J'étais infirme et vous m'avez visité. » — « J'étais en prison, et vous êtes venu me voir. » — « L'aumône fait trouver miséricorde et la vie éternelle... »

La Croix! La Croix pure et dominante!

Les paroles d'espérance!... A regarder, à lire cela, j'ai songé que si « la vie est changée, elle n'est pas ôtée ».

A me mêler aux foules brestoises, après s'être pressées dans leurs églises, se pressaient dans leurs cimetières, j'ai ressenti, cette année à nouveau, le net sentiment que c'est à la foi et à l'espérance que l'on reste encore fidèle, et qu'il convient de rester fidèle, qu'il n'est rien de fondé sur un roc aussi solide, rien d'aussi bienfaisant pour les morts, ni rien d'aussi consolant pour les vivants.

R. G.

tel! L'autel, c'est-à-dire la table de pierre où se renouvelle constamment le Sacrifice du Christ, la dalle où repose sur les reliques des martyrs, le tabernacle de Dieu. Traduisons: refaire un autel, c'est, dans un temps qui ne compte que sur la raison et sur la matière, promouvoir un « retour au sacré ».

« Nos églises ont encore un transept — ce croisement mystique inventé par nos pères pour rappeler sans cesse la croix... Malheur aux civilisations qui se croiraient capables d'assumer par elles-mêmes leur réussite, au lieu de trouver dans l'Arbre de Mort du Calvaire le principe d'une vie supérieure. »

« Face à l'autel, et dirigée vers lui d'un seul mouvement, voici la nef royale avec ses piliers géants; voici la protection de ces ogives supplantes, étendues, pour sa sécurité, sur le peuple de Dieu en prière. Voici la nef qui rassemble, des quatre points de l'horizon, la foule multiforme des croyants... Prodigieuse unité! Races, peuples, riches et pauvres, se trouvent confondus, sans rien perdre d'eux-mêmes, dans une seule société mystérieuse, où les vivants avec les morts forment ensemble un corps unique: le corps mystique de Jésus-Christ. Inoubliable rappel en ce siècle déchiré par les luttes fratricides... »

« Enfin, voici l'entrée du temple: voici les trois portails majeurs par où les hommes vont à Dieu et par où Dieu va aux hommes. La cathédrale mystique que nous voulons devra toujours avoir ces portes. Ces portes parfois fermées, pour abriter, aux heures où souffle l'ouragan, ceux que le Seigneur s'est acquis de son sang... Portes ouvertes, aussi, et toutes grandes, à tous les hommes de bonne volonté... »

« L'autel, la croix, la nef, le portail! La voilà donc, la cathédrale... »

Toute église est une filiale de la « cathédrale ». Ce qui est vrai de la cathédrale doit être vrai de l'église, de toute église, quelles que soient ses dimensions.

Daignent les architectes s'en rappeler en préparant leurs plans de la future église Saint-Louis. Et puissons-nous, anciens ou futurs fidèles de cette église, trouver dans leurs lignes maîtresses les lignes maîtresses de la Maison de Dieu!

## Chronique liturgique

## L'année liturgique

L'Eglise nous fait revivre tous les ans les mystères de la vie du Christ. « Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles », a dit Jésus. Il est avec nous réellement présent dans le tabernacle; il est avec nous par les mérites infinis que chaque messe nous attire; il est avec nous dans les sacrements, dans la prière; mais nous, soyons aussi avec Lui, suivons-Le dans les différentes étapes de sa présence sur terre et, pour cela, soyons animés et pénétrés de l'esprit du temps liturgique que l'Eglise nous fait traverser.

Après la chute de l'homme, Dieu lui promet un sauveur. Pour la rédemption de l'humanité, il n'était pas trop de la mort du Fils, mais l'Homme-Dieu avait promis de rebâtir le Temple, et le matin du troisième jour voyait le triomphe de la Vie.

Si le Christ n'avait pas vaincu la mort, où serait, en effet, scellée la pierre angulaire de notre christianisme? Le Jour de Pâques sera donc la fête essentielle de l'année, autour de laquelle graviteront toutes les autres.

La Rédemption par l'intermédiaire du Verbe devait être nécessairement précédée de l'Incarnation, mystère que célèbre la fête de Noël, fixée au 25 décembre.

Toute l'année liturgique sera fonction de ces deux fêtes; elles auront chacune leur cycle propre, lequel comprendra lui-même trois périodes: l'une de préparation, l'autre de célébration, la troisième de continuation. Nous exposerons chacune de ces périodes au cours des mois suivants; aujourd'hui, bornons-nous à un rapide exposé général de l'année liturgique.

## CYCLE DE NOEL

Il commence, avec l'année liturgique, le premier dimanche de l'Avent, c'est-à-dire le dimanche de

## Hippolyte VIOLEAU

Bientôt il peut réaliser le rêve autrefois caressé au vallon de Brest en compagnie de son ami Pierre Javouhey: il achète, en dehors de la ville, un lopin de terre planté de quelques pommiers et de trois ormes — un parc pour l'imagination d'un poète — et y fait élever une toute-petite maison. En 1852, à l'exemple de sa sœur plus jeune qui a pris mari, il se décide à fonder un foyer et épouse Léonine Le Deuc. Mais lui qui aimait tant les enfants, qui a écrit à leur sujet des vers si délicats, n'eut pas de descendance et dut se contenter, en manière de compensation, et de consolation, de s'occuper d'un neveu. C'est à Morlaix, qu'au cours d'une épidémie de choléra, il eut le chagrin de perdre sa vieille et douce mère, le 4 septembre 1854.

Dès son installation dans sa nouvelle ville, se souvenant de ses pénibles journées d'atelier, Hippolyte Violéau s'intéressa à l'éducation morale des ouvriers. Un de ses amis, Lemière, avait réalisé les premiers cercles populaires dont l'idée fut reprise par Albert de Mun qui étendit la formule à toutes les villes de France. Pour ces cercles ouvriers le poète écrivit des chroniques qui parurent en 1851, avec les encouragements de l'évêque de Quimper, sous le titre de *Soirées de l'ouvrier*, couronnées ensuite par l'Académie Française, lesquelles furent lues, chapitre par chapitre, par Lemière lui-même.

Là ne se borne pas son œuvre en prose. Déjà, en 1847, le « Correspondant » avait publié une nouvelle, *La Maison du Cap*, qui est une de ses meilleures œuvres auxquelles comprennent, outre les poèmes, des essais historiques et des vies romancées. Quiconque désire connaître de délicieuses légendes doit lire ses *Pélerinages de Bretagne* qui en fournissent.

En 1872, Hippolyte Violéau revint à Brest où, comme à Morlaix, il continua à mener une vie effacée. Ce poète modeste mais cependant charmant n'aimait pas à se produire. Il consentit toutefois à prendre part aux réunions de la Société Académique dont il devint membre et lorsqu'il termina son existence, pleureusement comme il avait vécu, à 74 ans, le 25 avril 1892, ce fut le président de cette docte société qui prononça les paroles de circonstance.

Avant renoué connaissance avec l'auteur, nul doute que vous ne désiriez relire ses œuvres. Vous constaterez qu'il rime impeccablement et qu'il possède une étonnante facilité de style. Si sa production se ressent de l'influence des poètes, ses contemporains, la source même de son inspiration réussit à sauvegarder son originalité. Moins scrupuleux dans le choix des sujets, plus passionné surtout, il eut certainement atteint à la grande célébrité Violéau ne visait pas si haut. Il chercha seulement à élever les âmes par l'exaltation des vertus simples et des beaux sentiments; ses succès de librairie sont là pour attester que, de son temps au moins, il atteignit pleinement son but.

S'il est aujourd'hui un peu oublié, il convient cependant de relire quelques-uns de ses poèmes. Il se dégage d'entre les lignes de ses poèmes un indéfinissable parfum, chaste et secret, qui procure toujours une impression d'apaisement due, sans doute, à la simplicité de cœur et aux pensées chrétiennes de celui qui les composa.

VAL-ANDRYS.

plus rapproché de la fête de saint André. Le temps de préparation, ou temps de l'Avent, dure ainsi de trois à quatre semaines.

La fête de la Nativité, célébrée le 25 décembre, se prolonge pendant son Octave, elle-même suivie de la fête de l'Epiphanie, ou manifestation du Christ à l'Eglise.

Cette période de célébration du Mystère de l'Incarnation est suivie du Temps après l'Epiphanie, dont la durée est subordonnée à la date plus ou moins rapprochée de la Septuagésime (neuvième dimanche avant Pâques). Le Temps après l'Epiphanie nous fait revivre les premières étapes de la vie publique du Jésus et nous rappelle les principaux miracles par lesquels le Sauveur se manifesta au monde.

## CYCLE DE PAQUES

Il est de beaucoup le plus important, aussi bien par le Mystère qu'il célèbre que par son ampleur, puisqu'il peut couvrir dix mois.

La préparation à la fête de Pâques s'amplifie au fur et à mesure que l'on s'en rapproche; aussi vivrons-nous successivement une préparation éloignée, ou Temps de la Septuagésime; une préparation rapprochée, qui sera le Carême; une préparation immédiate ou Temps de la Passion.

La Résurrection du Christ est célébrée le jour de Pâques et pendant le Temps Pascal dont la durée est celle de la vie glorieuse du Christ sur terre.

La période de célébration se clôture par le triomphe du Fils rejoignant le Père le jour de l'Ascension, puis par la fondation de l'Eglise le jour de la Pentecôte.

Enfin, pendant près de la moitié de l'année, l'Eglise continue le cycle de Pâques par le Temps après la Pentecôte au cours duquel elle nous donne les enseignements à tirer de la vie du Christ. Et son enseignement commencera par la célébration des grands mystères de la Sainte Trinité, de l'Eucharistie (Fête-Dieu) et de l'Amour divin (Sacré-Cœur).

Telle est l'Année liturgique; mais parallèlement avec les cycles de Noël et de Pâques, qui forment le Temporal ou Office du Temps, l'Eglise commémore les fêtes de la Sainte Vierge, dans un véritable cycle marial, ainsi que les Saints dont elle a prescrit le culte à la catholicité. L'ensemble de ces fêtes forme le Sanctoral.

Temporal et Sanctoral combinés forment cet ensemble harmonieux qu'est l'Année liturgique. Le dimanche, jour où les fidèles participent davantage à la vie de l'Eglise, la priorité de l'office est presque toujours accordée au Temporal.

(A suivre.)

G. B.

## Une protestation de la Confédération nationale des sinistrés

« Le bureau de la Confédération Nationale des Associations de Sinistrés, Réfugiés et Victimes de faits de guerre, réuni le 12 octobre 1948;

« Considérant l'état de la reconstruction de la France et de l'indemnisation des dommages à plus de quatre ans de la Libération;

« Considérant que les gouvernements qui se sont succédé depuis cet époque ont toujours prétexté de l'insuffisance des ressources financières pour ne pouvoir amener à un rythme normal et satisfaisant le relèvement indispensable des ruines du pays;

« Considérant qu'il a été de tout temps formellement proclamé que la contre-valeur des fournitures faites au titre de l'aide américaine à la France servirait exclusivement à la reconstruction;

« Elève une protestation énergique et indignée contre le fait que le déblocage de ces sommes a été détourné de sa destination alors que, faute par les Pouvoirs publics de faire à la réparation des dommages de guerre la place qui lui revient dans le budget de la nation, des millions de Français aux prises avec des difficultés inouïes attendent les premiers moyens de se loger, de retrouver les éléments d'une vie simple et décente et de travailler;

Fidèle interprète des sinistrés de France, il exige du gouvernement qu'une contre-partie de cette opération rétablisse sans délai les ressources mises à la disposition de la reconstruction et, jetant l'alerte à toutes les associations locales et fédérations départementales de sinistrés, il attend des parlementaires des régions dévastées par la guerre, députés à l'Assemblée nationale, conseillers de la République, une action immédiate et énergique à cet effet et une vigilance attentive pour que les sommes consacrées à la reconstruction française, cette œuvre sacrée et féconde, ne soient pas détournées pour combler le gaspillage des deniers publics. »

Pensant à tous nos réfugiés qui ont une hâte si légitime de pouvoir rentrer enfin chez eux, et à la demande de M. Lombard, président de la Fédération des Associations de Sinistrés du Finistère, qui a déjà porté cette protestation dans la grande presse, et qui fait appel à toutes les associations de sinistrés pour appuyer, le bureau de l'Association des Sinistrés des Eglises et Edifices religieux Sinistrés du Finistère adhère lui aussi volontiers à cette ferme protestation, et invite ses membres et amis à user de toute leur influence pour la faire prendre en considération par les Pouvoirs publics responsables.

## 11 Novembre 1948

En Barbarie, un hiver. Trois Français dans une cellule: Pierre, 35 ans, ingénieur catholique; Philippe, 50 ans, comptable, chrétien par son baptême, a lâché toute pratique depuis le régiment; Paul, 20 ans, étudiant en médecine, orphelin, élevé sans religion.

Aujourd'hui, 11 novembre, les trois amis délaissent leurs discussions philosophiques: il s'agit de préparer, à la barbe des gardiens, un vrai festin pour fêter l'armistice. Et chacun de sortir ses pauvres trésors! Hélas! Un bruit de bottes alerte tout le corridor! Malchance! la Gestapo!!! et chez eux! Aussitôt leur cellule s'ouvre. Pierre est emmené brutalement. Pas de doute, c'est pour l'interrogatoire! Adieux muets. Bruits de la patrouille qui s'en va. Et puis, le silence accablant.

A midi, pas de Pierre. Et pourtant, trois rations de soupe! « Ils ne vont pas tuer Pierre, sans doute? » Philippe propose à Paul:

— Dis donc, petit, si on ne mangeait qu'une ration entre nous deux?... Tout à l'heure, Pierre aura besoin de reprendre des forces.

— D'accord!

Vite on improvise avec les couvertures une sorte de marmite norvégienne. A s'occuper de Pierre, il semble qu'on le soulage un peu.

Et les heures passent. Et la corvée du soir porte à nouveau trois soupes... Soupe? enfin, quelque chose de liquide qui s'appelle soupe, en Barbarie. En silence, Philippe et Paul avalent la soupe froide de midi, et avec amour ils replacent dans la fameuse marmite la ration du soir... Et puis, plus rien à faire. Attendre... Attendre... Le temps paraît long à guetter le moindre bruit!

Vers neuf heures, alerte! une patrouille. Est-ce Pierre enfin? Oui, mais dans quel état! Deux SS le jettent sur sa couche, comme sans vie! Paul lave les plaies aussi bien qu'il peut, il transforme son mouchoir en charpie, il met des compresses sur le front. Le pauvre blessé gémait toujours, sans connaissance. Philippe essaie de faire glisser un peu de soupe chaude entre les dents serrées. Rien ne passe...

## Seize mois de baigne Buchenwald - Dora

par le n° F. 43.652, frère Birin, des Ecoles chrétiennes, Ed. Dautelle, Epernay.

Encore un témoignage sur les camps de concentration...

Ceux qui l'ont connu dans l'enfer de Dora savent seuls quelle tâche merveilleuse accomplit là cet humble frère des Ecoles Chrétiennes.

« Par son exemple, écrit le commissaire de la République Emile Bollaert, par le rayonnement de sa bonté, par sa volonté d'aider partout où il le pouvait, sans égard au danger, sans considération des opinions philosophiques ou religieuses, il a galvanisé bien des volontés et arraché non seulement des centaines de Français aux mains d'assassins des S. S., mais les a sauvés bien plus encore d'eux-mêmes. »

Les chrétiens peuvent être fiers d'avoir eu, eux aussi, de tels témoins en ces lieux des plus grandes souffrances.

## Brest qui renaît...

## L'Harteloire

Il devient banal de dire que Brest recommence à vivre, et peut-être cependant est-il bon de le répéter, ne serait-ce que pour ceux qui refusent d'y croire. Mais bâtir une ville est une œuvre de longue haleine. En mettant ensemble grain de sable après grain de sable, on ne verra pas croître le tas: et pourtant, il monte; comme monte le brin d'herbe qui sera un jour un grand arbre... Jour après jour, vous ne constaterez guère de changements en notre ville, mais si vous espacez vos visites, ou si vous faites revivre vos souvenirs, vous serez bien obligés de vous rendre à l'évidence: Brest renaît.

Par exemple, êtes-vous passé récemment dans le quartier de l'Harteloire? Au vrai, que peut-on faire en cette impasse? Il vous reste peut-être en mémoire l'image

d'une rue Latouche-Tréville dégringolant, reste d'un ancien val-lon, vers le creux du Moulin-à-Poudre; l'image d'une rue Lamotte-Picquet biotille entre les hauts murs du Collège Saint-Louis et les hauteurs escarpées et fleuries que dissimulaient autrefois — c'était avant guerre! — des maisons presque neuves; et cette rue montait jusqu'aux remparts qui la fermaient inexorablement; l'image d'une rue de l'Harteloire divisée en deux branches divergentes, et pendant que l'une descendait en une courbe harmonieuse, l'autre grimpait allègrement vers le plateau de la Cité Familiale.

Si tels sont vos souvenirs, venez les confronter avec la réalité! Souvenez-vous d'abord que là sera bâti l'îlot prioritaire numéro 1, bordant une avenue issue de la place Aristide-Briand — et par delà du Tourbion — pour aboutir au pont sur la Penfeld. Que de travaux tout cela nécessite! Et c'est pourquoi, depuis des mois, des pelles mécaniques creusent des tranchées, démolissent des buttes; des camions nombreux emportent et déversent les déblais; des maçons élèvent des murs cyclopéens... Voyez peu à peu se combler les rues: leur niveau doucement s'élève, et le promeneur qui d'aventure cherche un passage trouve un talus dont l'abrupt de plusieurs mètres le décourage de tenter escalade... ou dégringolade, à moins que l'assurance que donne la jeunesse ne lui permette un tel exploit.

« Pour aller à Kérinou? Mais non, Madame, ne descendez pas: tout droit devant vous; au lieu du « Moulin-à-Poudre », vous passerez pas le « Menez-Bras »... La rue Lamotte-Picquet? Mais oui, monsieur, à huit ou dix mètres de profondeur, juste sous vos pieds... Ces murs énormes? Soutènement, et aussi, paraît-il, fondations des futures constructions. Mais soyez sans crainte, un large escalier sera construit, qui reliera les deux tronçons séparés de la rue Latouche-Tréville. »

Bien sûr, ce n'est pas encore demain que les « tractions avant » rouleront rapides où se traînent aujourd'hui les lourds camions, ni que macadam ou goudron remplacera la lourde argile... Mais ne sommes-nous pas trop souvent comme ces enfants qui s'inquiètent: « Ce n'est pas encore demain maintenant? » Ayons la sagesse de l'attente.

T. G.

## Nos Défunts

— Mlle Catherine Picard, réfugiée à Taulé, décédée à Plouvorn, début octobre.

— Jacques Demarie, brigadier-chef au 1<sup>er</sup> Régiment de marche de spahis marocains, mort pour la France, dont le corps a été accueilli à Brest, le 19 octobre. Obsèques à Saint-Michel. Inhumation au cimetière de Brest le même jour.

— Mlle Sophie Le Guyader, pieusement décédée à Cléder, le 31 octobre, dans sa 75<sup>e</sup> année. Obsèques à Cléder. Inhumation au cimetière de Brest.

De Profundis.

## "L'ECHO"

A la suite des dernières hausses de prix et salaires, le coût de revient de « L'Echo » a doublé.

C'est beaucoup dans des ruines. « L'Echo » ne tient pas moins à paraître et à se faire entendre de tous ceux qui gardent les yeux tournés vers les ruines de Brest-Centre, par espoir de retour ou par fidélité aux vieux souvenirs ou par souci d'aider à reconstruire ces quartiers eux aussi.

Il exprime sa vive reconnaissance à tous ceux qui lui permettent de « tenir », et qui renouvellent leur abonnement, très largement parfois, ou moins largement mais ce qui n'est d'ordinaire pas moins méritoire ni signe d'une moindre fidélité.

Il souhaite que ses actuels lecteurs lui restent tous fidèles, l'appuient de leur mieux, lui trouvent par exemple, ce qui ne serait que tout à fait normal, un nombre d'abonnés double de l'actuel.

Il compte sur chacun pour une propagande active et efficace.

ABONNEMENT: 100 FRANCS

C. C. Rennes 930-82. M. l'abbé Le Gall, R., prêtre, 11, rue de l'Harteloire, Brest (Finistère).

## OFFICES

Chapelle, 11, rue de l'Harteloire  
Dimanche. — Messes à 7 h. 30 et à 9 h. 30; Vêpres et Bénédiction à 17 heures.

En semaine. — Messe à 7 h. 30.

## CATECHISME

Le jeudi, à partir de 9 heures.

Le gérant: R. LE GALL

Imp. Commerciale du « Télégramme », 23, rue Jean-Macé, Brest.